

LES MORTS

CHRISTIAN KRACHT

LES MORTS

roman

Traduit de l'allemand (Suisse) par
CORINNA GEPNER

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

CE LIVRE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE PRO HELVETIA,
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

La traduction de Dante, *Purgatoire*, chant VIII, 1-6, est de Jacqueline Risset, Dante, *La Divine Comédie*, Paris, GF, 2005.

La citation d'*Hypérion* de Hölderlin est empruntée à la traduction de Philippe Jaccottet, *Poésie*/Gallimard, 1973.

La traductrice exprime ses remerciements à Miyako Slocombe.

Titre original :

Die Toten

© 2016, Verlag Kippenheuer & Witsch
All rights reserved

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2018

ISBN : 978-2-7529-1153-7

À Frauke et à Hope

«We are all so afraid, we are all so alone, we all so need from the outside the assurance of our own worthiness to exist. But these things pass away; inevitably they pass away as the shadows pass across sundials. It is sad, but it is so.»

FORD MADOX FORD

«Je n'ai qu'un cœur, personne ne peut le connaître en dehors de moi-même.»

JUNICHIRO TANIZAKI

PREMIÈRE PARTIE

序

C'était le mois de mai le plus humide qu'on eût connu à Tokyo depuis des décennies; le gris poisseux du ciel couvert avait cédé la place depuis plusieurs jours à un indigo très, très foncé, presque personne qui se souvint de quantités d'eau aussi catastrophiques; plus de chapeau, de manteau, de kimono, d'uniforme qui eussent conservé leur tenue; les pages de livres, les documents, les rouleaux peints, les cartes géographiques commençaient à gondoler; là, un papillon récalcitrant avait été écrasé en plein vol sur l'asphalte par des averses – asphalte aux crevasses remplies d'eau où, le soir, l'éclat coloré des enseignes lumineuses et des lampions de restaurants se reflétait avec obstination; lumière artificielle, brisée et fractionnée par des pluies incessantes au crépitement arythmique.

Un jeune officier de belle mine avait commis tel ou tel manquement, dont il voulait à présent se punir dans le séjour d'une maison des plus discrètes, à l'ouest de la ville. La lentille de la caméra avait été insérée dans un trou approprié du mur de la pièce contiguë, ses bords ouatés de bandes de tissu afin que le bourdonnement de l'appareil ne perturbât pas la scène difficile qui se jouait: l'officier s'agenouilla, ouvrit sa veste blanche à droite et à gauche, trouva

du bout de ses doigts imperceptiblement tremblants mais précis le bon emplacement, s'inclina et chercha à tâtons le *tantō* aiguisé placé devant lui sur un bloc en bois de santal. Il s'interrompit, tendit l'oreille, espérant entendre une dernière fois le bruit de la pluie qui tombait, mais il n'y avait qu'un ronflement léger et mécanique derrière le mur.

Dès que l'extrémité affûtée de la dague eut éraflé la ceinture abdominale et la fine peau blanche qui se trouvait dessous, dont le doux renflement n'était souligné que de quelques poils pubiens noirs, la lame traversa les tissus souples et pénétra dans les entrailles de l'homme – et une fontaine de sang jaillit latéralement en direction du *kakejiku*, du rouleau peint à l'encre de Chine aux motifs d'une infinie délicatesse. On aurait dit que le sang rouge cerise avait été projeté volontairement sur le *kakejiku*, accroché avec une exquise simplicité dans l'alcôve, au moyen d'un pinceau secoué d'un seul geste du poignet tel un coup de fouet.

Gémissant de douleur, le mourant se pencha en avant, faillit perdre conscience, se redressa au prix d'un effort considérable. À présent, il était assis le dos droit et fit décrire au couteau, qu'il avait déjà en lui, un mouvement latéral, de la gauche vers la droite, puis il leva les yeux, regardant sans le voir le trou par lequel la caméra le filmait, pour finir, il cracha du sang épaissi par une masse gélatineuse de couleur claire et ses yeux s'abimèrent, blancs, dans l'infini. On donna l'ordre de laisser la caméra tourner.

Une fois le film développé, on en transporta précautionneusement sous la pluie une copie scellée dans un papier cellophane huileux. Les derniers tramways étaient à onze heures du soir, on avait fait en sorte de livrer la copie dans les formes et dans les temps.

Le réalisateur Emil Nægeli, de Berne, était assis inconfortablement mais bien droit dans l'habitable métallique branlant d'un avion, se mordillant et s'arrachant le bout des doigts. C'était le printemps. Comme son front devenait humide, comme il roulait les yeux de nervosité – car il croyait sentir l'approche d'un désastre, la menace d'une catastrophe imminente –, comme il tirait et rongait. Et tandis que la peau devenait rouge et douloureuse sous la pression de ses dents, il ne cessait d'imaginer que l'avion explosait brusquement dans le ciel en projetant une vive lumière.

C'était affreux, il ne savait que faire. Il essuya les verres de ses lunettes rondes, se leva pour aller aux toilettes – mais lorsqu'il souleva le couvercle, que son regard effrayé traversa le trou et vit le néant en contrebas, il se ravisa, retourna s'asseoir à sa place en cabine, tambourina de ses doigts abîmés sur la couverture d'un magazine, et demanda finalement qu'on lui apporte une boisson qui ne vint pas.

Nægeli était parti de Zurich pour se rendre dans le nouveau Berlin, lubie de cette nation fragile, crispée, instable. En bas défilaient les forêts tachées de la Thurgovie, par moments, on voyait miroiter le lac de Constance, puis il découvrit

les villages isolés, désertés, d'une plaine franconienne infestée d'ombres, toujours en direction du nord, au-delà de Dresde, jusqu'à ce que des nuages informes s'interposent de nouveau.

On redescendait déjà au milieu de secousses et de bruits métalliques – pour une raison quelconque, on l'informa que l'avion devait subir une réparation à l'aéroport de Berlin-Tempelhof, il y avait un problème de boîtier d'hélice. Il s'essuya le front avec l'extrémité de sa cravate. On finit enfin par lui apporter avec force excuses une tasse de café, qu'il sirota du bout des lèvres en contemplant au-dehors le blanc terne.

Son père était mort un an plus tôt. Sans crier gare, comme si le décès du père pouvait avoir été un premier signe annonciateur de sa propre mortalité, l'entre-deux-âges avait fait son apparition, subrepticement, du jour au lendemain, avec toute sa dissimulation pudique, avec l'épanouissement secret de son pathétisme, la constance pourpre de son apitoiement sur soi. Désormais, seul suivrait l'âge ultime, la phase du vieillard, ensuite plus rien, si ce n'est un vide qui paraissait absolument grotesque à Nägeli, raison pour laquelle il s'occupait à mordiller ses doigts, dont la peau s'était détachée en petits lambeaux d'une transparence laiteuse.

Chez lui, en Suisse, il avait souvent rêvé qu'il sortait, l'hiver, complètement nu dans son jardin enneigé, qu'il s'inclinait, effectuait quelques exercices de respiration, s'accroupissait et observait les corbeaux tournoyant au-dessus de lui, en quête de nourriture dans la neige, et qui, sans la moindre conscience d'eux-mêmes, planaient avec grâce sous un ciel plombé. Il ne remarquait pas le froid anesthésiant qui s'emparait de ses pieds nus, ni les contractions au tournoisement cristallin, ni les larmes qui tombaient devant lui dans la neige.

On avait crié *Cut!*, un assistant avait préparé le gros plan des larmes en s'approchant de l'acteur avec une pipette, celui-ci s'était figé en position accroupie, gelant pour ainsi dire sa mimique. Dans le même temps, il écarquillait les yeux pour pouvoir plus aisément pleurer avec naturel, la larme créée artificiellement risquant, comme souvent, de produire un effet trop théâtral. À ce moment-là, Nægeli prenait conscience qu'il se trouvait à la fois devant et derrière la caméra, déchirement qui suscitait en lui un frisson atroce, bouleversant. C'était généralement à cet instant-là qu'il se réveillait.

Emil Nægeli était un homme de belle apparence ; dans la discussion, il était toujours légèrement penché en avant ; faisait montre d'une grande politesse qui n'avait jamais l'air forcée ; des sourcils blonds, souples, mais non dépourvus de sévérité, soulignaient un nez helvétique pointu ; il était sensible et attentif, il avait les nerfs à fleur de peau, aussi rougissait-il facilement ; face aux idées bien arrêtées, il manifestait un scepticisme salutaire ; des lèvres molles d'enfant boudeur surmontaient un menton flasque ; il portait des costumes anglais, en laine marron foncé, à l'imprimé quasi invisible, dont les pantalons un peu trop courts possédaient un revers ; il fumait des cigarettes, parfois la pipe, ne buvait pas ; il posait un regard bleu délavé sur un monde étrange et douloureux ; il affirmait que son plat préféré était les œufs durs avec du pain de campagne, du beurre et des tranches de tomate, mais en réalité, il détestait manger, le processus d'absorption de la nourriture l'ennuyait, lui répugnait même, si bien que ses congénères avaient à subir la mauvaise humeur qu'éveillait en lui le manque de glucose quand, une fois de plus, il n'avait pris que du café jusqu'au dîner.

Nægeli perdait ses cheveux, sur le front comme sur l'occiput ; il avait commencé à rabattre latéralement depuis

la tempe une longue mèche qui venait ainsi nier sa calvitie ; espérant cacher son double menton qui poursuivait son imperceptible relâchement, il s'était laissé pousser une barbe qu'ensuite il s'était empressé de raser, déçu du résultat ; les cernes bleu foncé, fripés, qu'il ne voyait auparavant que le matin dans la glace, ne s'estompaient plus au cours de la journée ; sa vue, venait-il à ôter ses diverses lunettes, faiblissait de jour en jour, le flou s'installait, et son ventre en pleine lune, qui contrastait avec la minceur de son corps, ne voulait plus disparaître quand il s'efforçait énergiquement de le rentrer. Il ressentait un relâchement général, une flegmatisation du corps, une mélancolie croissante, muette, face à cette injonction insupportable de l'évanescence.

Le père de Nägeli avait été un homme légèrement rétréci par la vie, mince, presque frêle, portant des chemises d'un raffinement extrême; l'endroit où la manchette étroite enserrait le poignet, découvrant à la fois la montre plate en or et la main menue, très légèrement poilue sur les bords, cet endroit inspirait au petit Emil le désir vague, muet, presque sexuel, qu'un jour sa propre main puisse avoir l'air aussi élégante sur la nappe blanche d'un grand restaurant de Berne, expression simultanée d'une puissance féline prête à frapper et d'une noble retenue.

C'était cette main, lui avait plus tard raconté sa mère, qui l'avait souvent frappé au visage lorsqu'il était petit, parce qu'il ne voulait pas avaler sa bouillie de semoule certes un peu grumeleuse, cette main, donc, qui avait aussi projeté contre le mur le coupe-œuf avec l'œuf du petit déjeuner, si bien que le désespérant appareil s'était écrasé sur le carrelage rouge dans un bruit de ferraille et que l'œuf, en explosant, avait laissé sur le mur une tache orange repoussante que l'on voyait ou devinait encore, des années plus tard.

Cette main, toutefois, prenait aussi la sienne d'un geste protecteur quand son père et lui traversaient la rue à Berne

et que l'enfant oubliait de regarder à gauche les voitures, devenues depuis peu omniprésentes en Suisse, qui arrivaient à toute allure ; elle le ramenait alors sur le trottoir, à l'abri, elle le calmait, elle le réchauffait, elle lui donnait le sentiment de sécurité désiré ; cette main qu'il avait saisie dans la chambre mortuaire de la clinique évangélique Elfenstein, presque un demi-siècle plus tard, dans la capitale, avec aussi de la honte à simuler ainsi une ultime intimité.

Où diriger à présent le regard *imawashii*, au plafond où de toute façon tout se rassemblait, ou droit devant, sur le liteau fixé au-dessus du lit, luisant d'un vert froid sous la lumière électrique, auquel accrocher des photos souvenirs ou des vœux de rétablissement, ou encore, oui, c'est ça, diriger plutôt le regard en bas, vers le passé, souhaiter enfin d'une voix éteinte, sans se plaindre, que reviennent les histoires, les histoires qui lui avaient été racontées, celle du corbeau noir et du chien noir, Emil enroulé dans la couverture en renard argenté du père comme dans une caverne, en bas, au pied du lit parental, sa petite main cherchant à tâtons le pouce familier du père, de la main du père ?

Philip, tel était le prénom que son père lui avait donné sa vie durant. Pendant quarante-cinq ans, celui-ci avait projeté sur lui cette cruauté mal dissimulée sous le masque de l'humour, comme s'il ne savait pas que son fils s'appelait Emil, non, comme s'il ne voulait pas le savoir ; cet appel inexorable, tranquille, aliénant, l'accent sur le premier « i ». Puis, une fois bannie chez l'enfant, chez l'adolescent, la menace de telle ou telle punition, de telle ou telle tâche désagréable, ce fut enfin l'affectueux, le réparateur *Fi-di-bus*, l'avilissant diminutif d'un prénom qui n'était pas du tout le sien.

Alors que son père était près de mourir, la dernière fois que Nægeli le vit encore vivant, à Elfenstein, il le souleva

doucement de son lit en lui glissant les bras sous le dos, sans savoir s'il en avait l'autorisation – cela dit, son père était mourant ! Quelle autorité aurait pu le lui interdire ? M. le professeur était désormais léger comme une plume, la peau du dos et des fesses effroyablement fripée, couverte de taches bleu foncé aux bords jaunâtres, conséquence d'une longue position couchée.

Son visage si familier lui était plus proche, plus cher que tout (la barbe blanche tachetée que le père s'était laissé pousser alors qu'ils étaient en villégiature sur la côte du Jutland, sous les pins baltiques aux aiguilles piquantes, pour ensuite, à la déception de l'enfant, la raser comme le ferait plus tard son fils ; les deux mystérieux points bleus, l'un à gauche, l'autre à droite, tels des tatouages entre joue et pavillon de l'oreille ; la cicatrice, grossièrement recousue, dans le petit sillon entre lèvre inférieure et menton) ; oui, ce visage évoquait à présent la peau parcheminée, semblable à du cuir, d'une tortue centenaire. La mort prochaine avait tiré la peau en arrière de part et d'autre des oreilles et il parlait *sotto voce* entre des dents délabrées, pourries, couleur d'obsidienne.

Et tandis que le vent sifflait devant la fenêtre, lugubre et persistant, il demanda à Emil si, sur le mur derrière lui où il n'y avait manifestement rien, quelqu'un n'avait pas tracé des caractères arabes, si, là, mais regarde donc, Philip, mon fils, et s'il avait bien pensé à son service militaire, et quand on le laisserait enfin quitter cette clinique indigne dans laquelle son fils l'avait placé pour des raisons qu'il ne comprenait pas et, surtout, si lui, Philip, ne voulait pas rendre un tout petit service à un vieil homme mourant, le dernier en quelque sorte, il ne pouvait tout de même pas lui refuser cela.

Il agita la main tout tremblant, faisant signe à Philip de venir plus près, tout près, jusqu'à ce que les lèvres du père

se collent à son oreille. Il gloussa, cela faisait longtemps qu'il refusait de se laver les dents et, la dernière année de sa vie, il s'était nourri exclusivement de chocolat et de lait chaud sucré, si bien que la pourriture et la fermentation avaient envahi sa cavité buccale, et maintenant, il voulait lui chuchoter quelque chose d'une importance extrême, quelque chose de décisif.

Il agrippa le poignet d'Emil, oui, dit-il, encore plus près (Nägeli percevait à présent le souffle putride, mandragorien, du vieil homme, s'imagina bizarrement que les dents noires allaient le happer, tandis que le père, mobilisant ses dernières forces, attirait son fils plus près, tout près de lui), on entendit juste un *hah*, presque puissant, il eut encore le temps d'exhaler la lettre «h», à voix haute, puis la gorge ravineuse du père laissa échapper un cliquetis d'insecte et il trépassa, et Nägeli ferma doucement les yeux opacifiés et pluvieux.

Masahiko Amakasu était chez lui, couché dans la grande pièce jouxtant la cuisine, les coudes appuyés sur un coussin ; il se servit un demi-verre de whisky, mit une sonate de Bach sur l'électrophone et regarda une petite moitié du film avec son projecteur privé. Il n'alla pas plus loin que le moment où le jeune homme, du ventre duquel le manche du couteau dépassait de façon inconvenante, ne put se retenir de vomir. Amakasu ne supportait pas la vue du sang, c'était abominable, il était comme paralysé par cette imago inhumaine du réel, fixée sur la pellicule cinématographique.

Tout cela lui rappelait une série de photographies brunnâtres qu'il avait eues brièvement entre les mains ; on y voyait un criminel torturé à mort en Chine impériale au moyen du *lingchi* – le condamné, dont le regard extatique était tourné vers le ciel tel saint Sébastien, avait été martyrisé de barbare manière à l'aide de couteaux ; la peau avait été pelée, les extrémités tranchées une à une, doigt après doigt. Horrifié, Amakasu avait lâché les clichés aussi promptement que s'ils avaient été enduits d'un poison agissant par contact ; il y avait des choses qu'on n'avait pas le droit de dupliquer, de reproduire, il y avait des événements dont on

se rendait complice quand on en regardait la restitution, il suffisait que tout fût là.

Dernièrement, il était allé consulter un médecin de ses amis en raison de troubles violents de la vision ; au terme d'un examen poussé, accompagné de force gestes de la main, celui-ci avait diagnostiqué une infection de gravité moyenne et, sans attendre ni même le faire entrer dans la salle de soins, lui avait arraché quelques cils à la pince, au prix de douleurs presque insupportables ; les cils en question avaient apparemment poussé vers l'intérieur, en direction du globe oculaire. Il avait certes recouvré une bonne vue, mais le souvenir de cette procédure, qui n'avait sans doute même pas duré une minute, déclenchait en lui un malaise aussi profond que la matérialisation filmique de ce suicide.

Au cours des dernières semaines, Amakasu avait bien dû visionner une dizaine de films européens ; Murnau, Riefenstahl, Renoir, Dreyer. Dans le lot se trouvait aussi *Le Moulin à vent*, du réalisateur suisse Emil Nægeli, l'histoire toute simple d'un village pauvre des montagnes suisses, dont l'interminable narration évoquait Ozu et Mizoguchi et représentait à ses yeux une tentative de définition du transcendant, du spirituel – Nægeli avait manifestement réussi, par le biais de l'art cinématographique, à montrer le sacré, l'inexprimable, au sein de l'absence d'événements.

Parfois, la caméra de Nægeli s'attardait longuement et sans raison sur une cuisinière à charbon, sur une bûche, sur l'occiput d'une servante coiffée d'une tresse en couronne, sur sa nuque blanche poudrée de duvet blond, pour ensuite se glisser au-dehors comme par magie par une fenêtre ouverte, vers les sapins et les cimes enneigées, à croire qu'elle était immatérielle, que la caméra de ce réalisateur était un esprit flottant.

En regardant ce film suisse, Amakasu s'était assoupi à plusieurs reprises ; il ne savait plus s'il avait dormi juste une ou deux secondes ou d'emblée quelques minutes ; sa tête était tombée sur le côté et, après une brève sensation de vol ou peut-être de déambulation sous l'eau, il s'était réveillé en sursaut ; les mosaïques flottantes du film, d'un gris papillotant de nuances infinies, presque sans objet, s'étaient mêlées aux images de ses rêves et avaient revêtu sa conscience du vernis violet d'une peur indéterminée.

À présent, toutefois, il avait sous les yeux ce film abominable montrant un suicide, ce témoignage d'une mort réelle, effective. Amakasu éteignit le projecteur d'un geste rapide, alluma une cigarette, resta assis dans le souffle humide du ventilateur de table et se demanda s'il ne ferait pas mieux de ne pas envoyer la bobine de film en Allemagne, de la mettre sous clé dans les archives du ministère, à la cave, de l'y laisser et de l'oublier définitivement. Il devenait peu à peu un de ces individus qui ont perdu toute foi, sauf peut-être la foi en l'inauthentique.

Les secrets inébranlables de son pays, cette taciturnité qui laisse tout entendre et ne dit rien, lui répugnaient mais, comme tout Japonais, il trouvait les étrangers profondément suspects en raison de leur insensibilité – cependant si l'on pouvait se servir d'eux et de leur importune insignifiance pour accomplir son devoir d'airain à l'égard de l'empereur et de la nation, alors il fallait le faire.

Un papillon de nuit s'était égaré dans la cuisine et contournait le réfrigérateur dans un bruissement d'ailes sonore. Amakasu essuya assiette et verre, remplaça précautionneusement la vaisselle sur l'étagère et se mit à écouter la pluie qui frappait sans relâche le toit de la maison. Si, c'était ainsi qu'il fallait procéder avec les Allemands. Il enverrait le film à Berlin, dès le lendemain. En fin de compte, cela